

— Ma chère amie, il m'a semblé que les talents de notre Stéphanie avaient un peu souffert de ce long séjour à Strasbourg : n'auriez-vous pas l'obligeance de lui donner quelques soins ?

— Oh ! bien volontiers ! Si Stéphanie y consent, dès demain, nous nous remettrons à la musique et au dessin."

Stéphanie s'inclina sans répondre.

— Mais, en revanche, continua madame Vernon sans paraître s'apercevoir de cette impertinente froideur, je vous enverrai, ma chère, quelques leçons d'allemand. Vous connaissez bien cette langue ?

— Le peu que j'en sais est à vos ordres, madame.

— Vous voulez donc lire Goëthe et Schiller dans l'original, ma chère Camille ? reprit M. Vernon.

— Je n'ai pas tant d'ambition, mais je vous ai entendu dire, mon ami, que vous vouliez prendre un secrétaire allemand, et j'ai pensé qu'à tour de rôle, votre fille et votre femme pourraient vous en tenir lieu.

— Excusez-moi, madame, dit sèchement Stéphanie, j'ai peu de goût pour les correspondances commerciales, et je craindrais mes gaucheries."

Madame Vernon rougit et baissa les yeux, car elle avait le cœur assez noble pour souffrir des fautes des autres ; son mari, lançant sur Stéphanie un regard sévère, s'approcha de sa femme et lui serra la main.

Ces scènes se renouvelèrent souvent, trop souvent ; l'inaltérable douceur de Camille se brisait contre la prévention obstinée dont était cuirassée l'âme de sa fille d'adoption. Les attentions de la jeune belle-mère étaient reçues avec froideur, ses conseils avec dépit, ses reproches, si doux et si modérés qu'ils fussent, avec une muette et jalouse colère. Possédant toutes les vertus dont Stéphanie n'avait que les défauts, sa conduite même était une continuelle et involontaire critique des fautes de la jeune fille, et celle-ci sentait profondément le tort que lui faisait ce contraste. Pourtant Stéphanie n'avait ni un mauvais cœur ni une âme pervertie, mais une prévention funeste faussait son jugement, obscurcissait sa raison, et jeta sur sa vie entière une maligne influence. Nous connaissons mieux ses sentiments par la lettre suivante, adressée à sa cousine, alors retournée à Strasbourg.

Paris, 17 mai 1834.

Ma chère Arabelle,

Tu me demandes si je suis heureuse ! Peut-on l'être avec un ennemi domestique, sous la forme d'une belle-mère, qui vous gronde par son silence, vous blâme par ses regards, vous contrarie par ses maternelles attentions, et qui, dans le monde et à la maison, semble être le corps brillant, placé en perspective, attirant la vue et les éloges, absorbant la lumière, et vous réduisant au rôle modeste d'ombre ou de repoussoir ? L'empire qu'elle a pris sur mon père est inouï ; mais aussi, pour acheter ce pouvoir, elle a renoncé à tous les goûts de la jeunesse, et je t'avoue que, quel que soit mon amour pour papa, je n'ai pas la moindre envie de lui faire de tels sacrifices. Sans doute, afin de mieux connaître le secret de ses affaires, elle lui sert de commis particulier ; toujours elle est à son poste, sortant peu, parcourant les sentiers de sa maison, taillant

des chemises pour les pauvres, chiffonnant des fleurs pour la chapelle de la Sainte Vierge, écrivant des lettres de recommandation pour les Quinze-Vingt ou pour l'Hôtel-Dieu, s'occupant enfin de mille affaires qui, j'en suis sûre, la font mourir d'ennui à petit feu, mais lui valent le nom de femme excellente, essentielle, raisonnable, la mère des pauvres, l'ange de la paroisse... un prix Montyon, enfin. Pour se délasser, elle étudie les airs de *la Vestale*, (la Vestale, ma chère !) attendu que mon cher papa a gardé de la musique de 1810 une tendre souvenance. L'autre jour, elle a refusé un bal, le dernier de la saison. "M. Vernon n'aime pas le monde !" répondit-elle. Et se tournant vers un de ses cousins, vieux célibataire obstiné, elle reprit en riant : "Je ne veux pas, cher Bonnard que mon Danville, vous dise un jour :

Tu veux dormir ? ta femme au bal te conduira :
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle.
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tout propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme !

Mon père se retourna, et de l'air le plus aimable :

— Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.

Non, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur triste,
Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.

Que de soins ! quels égards ! quels charments entretiens

Voilà, voilà ma femme ! continua mon père. Vous voyez, Camille, ajouta-t-il, que je sais aussi citer à propos. "Aurais-tu cru, Arabelle, que mon père fût aussi aimable ? Pour moi, je me mourais d'envie d'aller à ce bal, et en dépit des tristes regards de ma belle-mère, j'y fus conduite par notre tante de Flyns. Et ce bal, chère Arabelle, a fait époque dans ma vie... Depuis lors, j'ai un secret... Ah ! si je pouvais te voir !... Toute ma destinée est en jeu... Ma belle-mère est mon mauvais génie, mais mon cœur saura la conjurer. Adieu ; je ne puis te révéler le fond de mon âme, et je ne saurais plus écrire autre chose.

Je t'embrasse.

Ta cousine,

STÉPHANIE.

III.

CORRESPONDANCE.

Une année entière s'était écoulée : madame Vernon entra un matin dans la chambre de sa belle-fille ; celle-ci, assise devant un petit bureau, écrivait d'un air préoccupé ; mais à la vue de Camille, elle rougit jusqu'aux tempes, et jeta d'une main tremblante un cahier rempli de traductions allemandes sur la lettre inachevée.

— Vous écriviez, ma chère Stéphanie ? Est-ce à votre cousine Arabelle ?

— N... non, maman, balbutia la jeune fille.

— A madame de Flyns alors ?

— Non plus."

Camille, frappée de l'invincible embarras que trahissait la contenance de Stéphanie, reprit :

(1) *L'Ecole des Vieillards*, par Césimir Delavigne.